

Couvent Saint-Jacques, Paris

Dimanche 17 juillet 2022, Année C, 16^{ème} Dimanche

Lectures : Gn 18, 1-10 ; Col 1,24-28

Évangile selon saint Luc 10, 38-42

Homélie du frère Gabriel Nissim

Il y a quelque chose de très significatif, frères et sœurs, dans cet Évangile.

C'est qu'alors que Marthe a toutes les bonnes raisons de se plaindre – elle vient de voir débarquer chez elle une bonne douzaine de personnes, sans préavis, et c'est évidemment beaucoup de travail de donner à manger à tout ce monde-là – eh bien, c'est justement là que Jésus lui dit, et nous dit, par rapport à ce souci très réel, et même par rapport à ce grand dévouement qui est celui de Marthe, qu'il y a quelque chose d'encore beaucoup plus nécessaire, indispensable, et qu'il ne faut jamais laisser de côté. Pour nous, pour notre vie. Quelque chose, surtout, sans lequel rien de toutes ces activités qui sont les nôtres n'aura vraiment de sens : la primauté totale de la relation avec la personne de l'autre. La qualité humaine de cette relation : une relation de présence, et la qualité de cette présence à l'autre.

Voilà ce que Marie est justement en train de vivre avec Jésus. Marthe, elle, accueille Jésus dans sa maison, et c'est très généreux de sa part. Marie, elle, accueille Jésus dans sa vie, dans son cœur – c'est tout autre chose.

Et c'est cela que Jésus nous invite à mettre au premier plan, dans nos relations les uns avec les autres comme dans notre relation avec le Christ et avec Dieu.

Dans nos relations avec les autres. Quelles que soient nos occupations, nos responsabilités, nos soucis, tant et tant de choses si prenantes en temps, en énergie, ne jamais oublier le plus important : la présence à l'autre, une présence réelle. Parce que c'est la façon la plus réelle, la plus humaine, de nous nourrir les uns les autres (et ici c'est bien par rapport à un repas que cela nous est dit).

Je lisais ces jours-ci l'histoire d'une jeune femme qui avait fini par obliger son mari – lui, tellement pris par son travail – à se donner huit jours de vacances pour qu'il s'occupe un peu vraiment de leur petite fille : pas seulement lui donner son biberon ou la changer, mais être là, tout simplement, la prendre dans ses bras, jouer avec elle. Et je suis toujours très frappé (je le redis souvent) qu'un nouveau-né, si sa mère ne peut pas s'occuper de lui et que c'est alors chaque jour une personne différente qui va lui donner son biberon, ce bébé va se laisser

mourir ! Le lait, il en a évidemment besoin, mais il ne peut pas vivre sans une présence reconnaissable, une relation maternelle.

Mais est-ce que ce n'est pas vrai pour chacun de nous ? Entre les autres et moi, de leur côté comme du mien, c'est avant tout une présence qui va compter. Une présence, acceptée, appréciée mutuellement, qui donne à chacun sa place, son importance.

Et Marie, aux pieds de Jésus, elle « boit » littéralement ses paroles : boire les paroles de quelqu'un, l'expression dit bien que cela nous désaltère, nous nourrit.

Il en va de même dans notre relation avec le Seigneur. C'est pourquoi le lieu central de la « religion » chrétienne est un repas, mais dans lequel la nourriture est une présence, une « présence réelle ». Nourriture de la parole du Christ, nourriture de sa présence dans le pain et le vin qui nous sont offerts. Le Christ, présent. Nous, présents, attentifs à son écoute, à sa présence – comme Marie, ce jour-là, dans sa maison. C'est bien dans leurs maisons que les premiers chrétiens célébraient le « repas du Seigneur » et accueillaient sa présence. Dans notre texte d'Évangile, il y a sûrement une allusion directe à cela parce que, comme le dit vivement s. Paul aux Corinthiens, certains pensaient alors seulement à prendre égoïstement leur propre repas, en oubliant d'être attentifs les uns aux autres et surtout à la présence du Christ (1 Co 11, 20-34).

Une présence donc de communion réciproque, lui avec nous, nous avec lui. Une communion directement reliée à la communion qui est entre le Père et son Fils, entre le Fils et son Père : cette communion que nous nommons l'Esprit saint.

Voilà ce que ce repas du Seigneur nous invite à partager, puisque nous sommes créés, formés, à l'image et à la ressemblance de Dieu : nous sommes faits pour la communion. Dieu, autant que nous puissions l'entrevoir, c'est une qualité infinie de présence entre le Père et son Fils, entre le Fils et son Père, de communion dans l'Esprit : voilà ce que le Christ vient éveiller, réveiller en nous, parce que c'est là, pour nous aussi, notre vie, notre nourriture, notre vocation.

Tel est le « repas du Seigneur », telle est sa nécessité, son sens : une communion de présence, une présence de communion, la nourriture qui nous est indispensable.

Mais telle est aussi cette capacité qui est la nôtre, de naître, de nourrir les autres de notre présence. Et même, de nourrir Dieu de notre présence.